

Journal des saisons crispées

Carnet de notes 1980-1990, de Pierre Bergounioux. Verdier,
951 p.

Daniel Laforest

Numéro 211, novembre–décembre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16622ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforest, D. (2006). Journal des saisons crispées / *Carnet de notes 1980-1990*, de Pierre Bergounioux. Verdier, 951 p. *Spirale*, (211), 50–51.

d'avec la mère répond nécessairement un déchaînement de violence ». Comment, dès lors, survivre à la forte prégnance d'un avant? Comment quitter la mortelle réminiscence du Même? Il semble que pour le personnage aux prises avec ce souvenir impérissable, coincé dans la circularité du temps et la violence face à autrui, une seule issue subsiste : la conquête du corps parlant.

Tenter le corps et la parole

Toujours fidèle à Ricœur, la démonstration de Marcheix s'attarde en dernière instance sur la possibilité pour certains sujets d'advenir à la vie différenciée par l'affirmation du corps. « *Le corps témoigne en effet des rapports que le sujet tisse avec l'Autre et*

le monde. » L'œuvre d'Anne Hébert s'applique ainsi à faire du corps un révélateur des formes de présence du sujet, tiraillé entre la dégradation imposée par la spirale de la violence et la plénitude d'une réappropriation d'un être présent, assumé. Aux fluctuations temporelles s'adjoignent les fluctuations que le discours narratif fait subir à l'extériorité corporelle. Autant de changements qui s'imposent comme des ressorts majeurs des « *effets d'identité* ». Or, ce corps qui conduit vers l'autre est un corps parlant. C'est dire que la réflexion engagée sur la fonction du corps dans l'assomption identitaire ne peut faire l'économie d'une étude sur la relation que le sujet établit, en tant que sujet parlant, avec l'Autre et avec le monde. « *Et ceci est d'autant plus nécessaire que le personnage hébertien*

est menacé à la fois par un silence proliférant et par l'insignifiance d'une parole altérée. » S'ils s'abîment dans les espaces étriqués d'une réclusion silencieuse, les personnages s'engouffrent aussi dans des zones sémiotiques loins, très loins des limites étroites du symbolisable. Pourtant, les femmes de l'univers hébertien parviennent parfois à franchir la barrière du symbolique et à opérer une réconciliation du sujet avec son corps dans une présence pleine qui se dote d'un langage pour vaincre le silence de l'aliénation.

Les romans d'Anne Hébert sont peuplés de « *personnages contraints à la dissidence identitaire* ». Remémoration, unité perdue, séparation, individualisation désastreuse scandent la recherche de Daniel Marcheix, telle

une longue litanie qui répéterait sans relâche la solidité des amarres temporelles et la défaillance identitaire qu'ils inaugurent. Par son analyse détaillée et convaincante de la « *syntaxe identitaire hébertienne* », Marcheix donne, et c'est là une des plus grandes qualités de son essai, la parole aux textes d'Anne Hébert. Son écoute respectueuse, et sollicitée par un jeu incessant de reprises et de dire-encore, crée des ponts et tisse des passerelles entre les personnages. On ne peut que regretter que les partis pris théoriques de l'auteur le gardent à distance d'une conscience de genre. Il aurait été intéressant de déplacer la réflexion du côté de la différence sexuelle. L'énonciation n'est pas neutre et les modes de mémoires sans doute différents. ●

ESSAI

Journal des saisons crispées

CARNET DE NOTES 1980-1990, de Pierre Bergounioux
Verdier, 951 p.

par DANIEL LAFOREST

J'aurai eu un drôle d'été de lecteur. Jean-Philippe Toussaint dont je m'étais promis de m'offrir l'œuvre en rafales saccadées, puis ce *Carnet* monolithique de Bergounioux. La jubilation discrète avec le premier, puis le pavé d'un gémissement noir et pesant, magnifiquement mis en écriture par le second. J'ai un peu réfléchi aussi, cet été, à la lumière de ces lectures. La crise de la trentaine peut apporter de durables inflexions dans le cours d'une vie. D'un côté, les traits personnels s'affirment et de timides acquis semblent atteindre au beau fixe de ce que l'on voudrait savoir immuable. Mais d'autre part, ce désir même recèle sa part sombre, dont l'intuition imprime une marque persistante. Le temps soudain coule très vite et c'est à une lutte insoupçonnée contre l'oubli que l'on s'éveille. Loin de vaciller, la mémoire se fait au contraire plus trouble; son limon semble acquérir une épaisseur pour la première fois insondable. La mémoire annonce alors le rôle qu'elle jouera sans doute pour la suite. La banalité n'existe pas en soi. C'est

l'oubli qui la crée. Et l'oubli mille fois répété, qui dans sa succession met à l'écart des moments, des visages dont l'importance de la perte est de plus en plus grande, confère au présent l'effroi de sa condamnation à une uniforme et ultime banalité. Un mot, vieillir, peut résumer cela.

Le dur besoin d'écrire

Le *Carnet de notes 1980-1990* de Pierre Bergounioux est un journal détaillant le plus âpre quotidien, mais qui est habité par un refus paradoxal de la banalité. Le livre débute avec l'accession de l'auteur à son âge d'homme, c'est-à-dire à ce point où lui semblent d'égale mesure les efforts exigés par la création et les forces nécessaires à la prévention d'un délitement généralisé. Bergounioux a 31 ans, un deuxième enfant tout neuf, une lourde thèse accomplie (« *Subjectivité et objectivité chez Flaubert* », quand même), un difficile emploi d'enseignant et, surtout, il vient d'expérimenter les premiers décès dans son entourage (ses beaux-parents, coup sur coup). Cela

peut laisser gourd. Tout est dit dans l'entrée qui clôt la première année : « *Que restera-t-il [...] de ces heures dont j'essaie de fixer la teneur? Déjà ne subsiste plus, pour certaines, que la mention que j'en ai faite. Quinze jours, et la main de l'oubli a passé. Mais ce pâle témoignage est encore préférable à l'abîme qui nous talonne* ». Si ce n'était que de retenir avec des mots les événements qui sans discontinuer se succèdent, l'entreprise de Bergounioux n'aurait pour bien mince intérêt que celui de l'archive personnelle. Or ce n'est pas ça. Ou plutôt, ce n'est pas que ça. Le journal reste un journal mais c'est l'accumulation dont il se nourrit qui maintient « *l'abîme* » à distance. Bergounioux n'écrit pas exactement pour conjurer l'oubli du passé, mais plutôt afin de « *comprendre* » (le mot est de lui, maintes fois répété) en quoi les choses et les êtres peuvent s'y trouver un jour relégués sans que l'on puisse y faire quoi que ce soit. En ce sens, il n'est en rien négligeable que la genèse de *Carnet*, pour l'auteur, corresponde à quelques mois près à la naissance de son vrai projet

d'écrivain. Je dis projet alors qu'il faudrait peut-être écrire ici douleur, ou affres, en tout cas choisir un terme qui puisse mieux dire ce dont le *Carnet* rend compte comme d'un sacerdoce absolument vital : « *la trentaine est arrivée comme un désastre. Elle a balayé les espoirs, les visées de mes vingt ans. On n'est pas quitte du passé, d'autant pas moins qu'on ne l'a pas tiré au clair, porté dans la tardive lumière de la conscience dont il était justement privé [...] doutant que telle soit bien ma tâche, me regardant comme essentiellement indigne d'y travailler, à jamais inférieur à l'objet, c'est avec horreur que j'ai considéré l'éventualité de durer encore.* » À trop percevoir un lieu commun dans l'attitude de celui qui dit pâtir d'écrire au nom d'une exigence d'authenticité singulière, on oublie que cela peut être vrai. Sans doute les écrivains à « *vocation tardive* » sont-ils les plus prompts à l'aveu d'une quasi totale absence de libre arbitre dans ce qui les a contraint à noircir des pages. De même peuvent-ils être les sujets d'une affliction comparable à cette

